

La semaine de la bonté

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 26

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224655>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUELQUES EPIGRAMMES

De Gombauld, contre un glouton :
Il mange tout, ce gros glouton,
Il boit tout ce qu'il a de rente :
Son poupoint n'a plus qu'un bouton,
Mais son nez en a plus de trente.

Epitaphe d'une avare, par Scarron :
Cy-gît qui se plut tant à prendre
Et qui l'avait si bien appris,
Qu'elle aime mieux mourir que rendre
Un lavement qu'elle avait pris.

Voici une épigramme, de Pons de Verdun,
sur la médecine :

Dieux ! que la médecine est belle !
Jugez-en par deux aperçus :
Les bobos sont au-dessous d'elle
Et les maux graves au-dessus.

En voici une de Guichard sur La Condemine
qui était sourd et faisait partie de l'Académie :

Le sourd La Condemine, en pleine Académie,
S'endormait un beau jour, et tandis qu'on lisait,
Piron était présent ; Piron soudain s'écria :
« La Condemine dort comme s'il entendait ! »

Le fait n'est pas historique, car on sait que
Piron « ne fut rien pas même académicien ».

De Joseph Despaze, contre la critique Geofroy :

Sa colère, au hasard, s'est longtemps déchaînée ;
Tout Paris le connut, tout Paris le berna :
Du tambour en un mot il eut la destinée,
Et dut le bruit qu'il fit aux coups qu'on lui donna.

A la fin du XVIII^e et au commencement du
XIX^e, le maître de l'épigramme fut Ecouchard
Lebrun. Il en a en deux vers qui sont exquises.
Ainsi sur une tragédie de *Stuart* :

Ton drame est triste et froid ; tes vers sont désastreux.
Ah ! le sort des Stuarts est d'être malheureux !

A Baour-Lormian qui avait dit :
Lebrun de gloire se nourrit,
Aussi voyez comme il maigrit.

il fait cette aimable riposte :

Sottise entretient la santé ;
Aussi Baour s'est toujours bien porté.

Pour finir, citons ce quatrain d'Henri Murger
sur Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*,
qui était borgne :

Quand Buloz, au tombeau, sera près de descendre,
Rien ne pourra le retarder :
Il n'aura qu'un œil à fermer
Et pas d'esprit à rendre.

Enfin de Juste Olivier, ce charmant quatrain :

Un peu de dispute ranime
Foin des gens toujours endormis !
La discorde serait un crime,
Mais se disputer est permis.

CALCULATEUR

M. Babbage, qui appartient, en Angleterre
à l'Institut scientifique, est le père de la
première machine à calculer.

Il l'a remaniée, modifiée, améliorée jusqu'à en
faire une pure merveille.

Un jour, il déjeunait avec le général Rawlin-
son, lequel le pria de lui expliquer ce qui l'avait
poussé à réaliser son invention.

M. Babbage sortit du papier, un crayon et
commença.

— Vous allez comprendre... Prenons comme
exemple le mot *cheval*. Il a sept lettres...

— Pardon. Six ! interrompit le général.

— Non, non... Sept.

Par politesse, Rawlinson n'insista pas. Le
professeur poursuivit :

— Inscrivons un chiffre sous chaque lettre.
1, 2, 3, 4, 5, 6. Tiens, c'est exact. Le mot n'a
que six lettres.

Puis, désinvolve et charmant :

— Au fait, voilà l'explication que vous me
demandiez. J'ai inventé ma machine parce que
je ne sais pas calculer.

Originale enseigne. — A Paris, rue Bolivar, au
coin de la rue Belleville un cordonnier a fait ins-
crire sur le tableau de sa devanture, en grandes let-
tres : « *Clinique Savatologique* ».

LE NOVICE

UN jeune homme vient d'acheter sa pre-
mière voiture automobile, une Citroën
9 CV dont il est très fier et qu'il ne
conduit pas encore avec une vertigineuse vir-
tuosité. Il ne connaît pas bien la manière d'évi-
ter les chiens, les bœufs, les troupeaux, et les
randonnées que l'on peut faire avec lui ne man-
quent jamais d'imprévu ni de péripéties. Il in-
vite un à un les camarades de son âge à l'accom-
pagner, mais ceux-ci ont toujours mille prétextes
pour ne pas se rendre à l'invitation et s'en
tirent comme ils peuvent, en déclarant qu'ils ne
sont pas libres ou qu'une promenade en auto,
avant ou après le repas, leur donne le mal de
mer ou le tournis. L'autre jour, un jeune impru-
dent, pris au dépourvu, et qui, dans la circons-
tance, n'a pas su trouver assez tôt une tangente
pour se dérober, n'a pas réussi à éluder l'invita-
tion. L'automobiliste novice lui proposait de
faire avec lui un long circuit à travers les pom-
miers et les arbres fruitiers surchargés de fleurs
que le printemps avait pris soin de pavoiser spé-
cialement pour leur agrément. Ils coucheraient à
l'hôtel et ce serait un inoubliable voyage. Tout
ce que l'invité trouva à dire pour ne pas frois-
ser l'amour-propre de son obligé ami, ce fut
qu'il n'aimait pas séjourner à l'hôtel où :

« L'on trouve des punaises
Bien aises
De pouvoir d'un jeune étranger
Manger ».

L'intrépide automobiliste insista, en se mou-
quant de la puissanimité de son camarade.

— Un amateur d'auto n'a peur de rien, dit-il,
viens, ou je croirai que tu n'es pas un homme,
mais une poule mouillée.

Il fallut céder. L'apprenti-as se mit au volant,
fit grincer les vitesses, prit le départ avec une
assurance qui voulut s'affirmer peu à peu. Le
conducteur appuyait sur la pédale d'accéléra-
tion, écrasait au passage les canards, les oies,
mettait en capilotade les chiens et les poulets.
Tout à coup, patatras, l'auto rentra en plein
dans un arbre qui, par hasard, se trouvait à pro-
ximité d'une pinte. Les deux occupants firent
la culbute sur la pelouse et se relevèrent, par
miracle, indemnes l'un et l'autre.

Le chauffeur, apercevant la pinte, s'écria
joyeusement :

— Ça tombe bien, nous allons dîner là.
Alors son passager, froidement, un peu in-
quiet, lui demanda, en ramassant son chapeau :
— Mais quand il n'y a pas d'arbre, comment
fais-tu pour t'arrêter ?

Constatation tardive. — César, le photographe bien
connu, est sur le pas de la porte de sa boutique en
train d'attendre la clientèle, quand, soudain, la petite
Mme G. arrive en coup de vent. Elle, si calme, si pla-
cide, d'habitude, a l'air furieux.

— Qu'y a-t-il pour votre service, chère madame ?
s'empresse aimablement César.

— Monsieur, répond Mme G., sur un ton de colère
concentrée, je viens vous dire que les photographies
que vous nous avez faites l'autre jour sont affreuses,
horribles, épouvantables...

— Eh ! ce n'est pas possible !

— Oui, monsieur, c'est comme je vous le dis. Ainsi,
mon mari a absolument l'air d'un singe !

Mais César de répliquer tout aussitôt avec le sou-
rire :

— Tê ! Que voulez-vous que j'y fasse, moi, chère
madame !... Il fallait vous en apercevoir avant de l'é-
pouser, cet homme !...

MADEMOISELLE SUZANNE

MADEMOISELLE Suzanne a déjà atteint
trente-trois ans et elle ne s'est pas en-
core décidée à se marier. Elle est jolie,
pourtant, intelligente, sérieuse et elle possède
toutes les qualités qui pourraient faire d'elle une
ménagère accomplie, une maman modèle, une
épouse parfaite. Comme elle est à la tête d'une
dot assez rondelette, plusieurs partis avantageux
se sont déjà présentés, elle n'a pas même daigné
les examiner. Ses amies, toutes plus ou moins
bien mariées, plus ou moins heureuses, cherchent

à comprendre la raison de cette obstination à
rester dans le célibat et insistent auprès d'elle
pour que Suzanne ne renonce pas à ce qu'elles
appellent euphémiquement : « les joies de la vie
conjugale ».

Celle qui s'acharne le plus à lui faire grief de
son entêtement est une infortunée dont le mari,
homme violent et emporté, la délaisse pour pas-
ser le meilleur de son temps au cabaret, rentre le
dimanche soir de mauvaise humeur et fait trem-
bler toute la maison avec ses jurons quand il gra-
vit l'escalier.

Cette jeune femme, qui mériterait un sort
meilleur, se résigne à sa lamentable destinée et
c'est de bonne foi qu'elle conseille à son amie de
se marier, parce que c'est l'usage, parce que le
célibat voue à une solitude pénible, parce que,
enfin, on y est, à ses yeux, hors des voies nor-
males.

Un jour qu'elle venait de faire une suprême
tentative auprès de Suzanne pour l'engager à ren-
oncer à sa situation qui ne lui vaudra, selon
elle, que des déceptions et des amertumes, son
amie lui répondit :

— Pourquoi voulez-vous que l'on ne soit pas
célibataire par vocation ? Je me plais dans ma
situation et je ne vois pas ce que je pourrais en-
vier à mes camarades mariées : j'ai mon chien
qui aboie continuellement après moi, j'ai mon
chat qui a le plus détestable caractère qui se
puisse voir et qui est constamment en promenade
hors du logis. J'ai mon perroquet qui jure com-
me le matelot qui me l'a vendu. J'ai mes poissons
rouges qui sont d'une ingratitude noire et d'une
indifférence absolue pour toutes les preuves d'affec-
tion et de sollicitude que je leur fournis.

Qu'est-ce que je pourrais bien avoir de plus
avec un mari ?

Courrier de François Vatel. — Voici, donnés par
un docteur, les sept commandements de la table. Je
ne vous en dirai pas plus long, ils répondent à vos
questions :

- I. — A heures fixes tu mangeras
Chaque jour régulièrement.
- II. — Ton menu tu composeras
De plats simples sans condiments.
- III. — Tous tes soucis déposeras
Avec ton premier coup de dents.
- IV. — Tes aliments tu macheras
Lentement et soigneusement.
- V. — Après tes repas, marcheras.
Mais, attention, modérément.
- VI. — Tout apéritif tu fuiras
Et les digestifs même ment.
- VII. — Enfin, cent sept ans tu vivras
Si tu suis mes commandements.

LA SEMAINE DE LA BONTÉ

Na établi la semaine de la bonté. C'est
une heureuse innovation. Pendant huit
jours, les grandes personnes s'efforcent
de commettre une bonne action quotidienne,
comme le font les scouts toute l'année. Ceux qui
ont essayé d'être bons, de cette bonté foncière
qui comporte l'indulgence envers les faibles, la
douceur à l'égard des humbles, la générosité en-
vers les pauvres, la justice à l'égard des ennemis,
la correction dans les rapports avec tout le
monde, la déférence à l'égard d'autrui, savent
seuls le mérite des vaillants et loyaux petits
scouts qui trouvent, eux, le moyen de commettre
une bonne action chaque jour, c'est-à-dire trois
cent soixante cinq fois par an.

Vous rendez-vous compte de ce que c'est que
d'être bon ? Si nous nous mettions tous à être
bons immédiatement, ce serait un tel bouleverse-
ment, une telle révolution sociale, un tel change-
ment dans les mœurs, que la terre redeviendrait
aussitôt le paradis terrestre. La semaine de bonté
si nous l'observions tous, serait déjà ce qu'un
humoriste appelait la semaine des quatre jeudis,
c'est-à-dire la semaine des invraisemblances, des
inouïs, du renversement de toutes les habitu-
des et de toutes les traditions, de l'excentrique et
de l'imprévu.

Toutes les routines seraient culbutées, toutes
les utopies changées en réalités. On verrait des
voisins, plaidant depuis des années et se ruinant

au sujet d'un mur mitoyen, se donner l'accolade et reconnaître leurs torts réciproques. On verrait des fonctionnaires avoir des égards pour le public, des députés vouloir gagner leurs honoraires, les domestiques obéir respectueusement, les époux envoyer par la fenêtre le browning dont ils attendaient l'occasion de se servir. On verrait le cocher avoir des prévenances pour son cheval, les receveurs à genoux devant les contribuables. On verrait des travailleurs refuser le salaire qu'ils n'ont pas gagné parce qu'ils n'étaient pas en train. On entendrait des médecins dire à un malade : « Vous n'avez rien » et, en le voyant mettre la main à la poche pour payer sa consultation : « Vous ne me devez rien puisque je ne vous ai été d'aucune utilité. » On verrait des commerçants rembourser leurs clients des bénéfices exagérés qu'ils ont perçus. On ne verrait plus que des choses étonnantes, prodigieuses, invraisemblables.



LES CANONS CONTRE LA GRÊLE

SITUÉE à peu près à égale distance entre Nyon et Yverdon, le village de Louvigny appartient au cercle du même nom et en forme l'une des trois communes. A l'époque dont nous parlons, il était peuplé presque exclusivement par les rejetons de quatre ou cinq grandes familles dont les plus notables étaient celles des Rouget des Sautier. Depuis l'avènement du canton de Vaud à l'indépendance, c'était dans ces deux familles que se recrutait les députés au Grand Conseil représentant Louvigny dans la députation du cercle. Cette députation comptait trois membres et la tradition voulait que chaque village désignât l'un d'eux. Pendant les trente dernières années, le député de Louvigny avait toujours été un Sautier. Aussi les Rouget commençaient-ils à trouver que cette permanence du mandat dans la tribu rivale frisait l'usurpation et le privilège. C'était plus particulièrement l'opinion de Constant Rouget, agriculteur d'une quarantaine d'années, l'homme le plus marquant de la famille et qui aspirait depuis longtemps à remplacer à Lausanne le député régnant.

Etre l'un des deux cents et quelques députés qui s'assemblent chaque année deux ou trois fois à Lausanne pour perfectionner la législation du canton de Vaud et contrôler le gouvernement, apparaissait à Constant Rouget comme une félicité de premier ordre. Il se représentait volontiers la figure qu'il ferait sur les bancs recouverts de vieux velours vert de la Cité, suivant avec attention les débats parlementaires, se levant pour approuver ou rejeter une proposition, frayant avec les hommes politiques en renom, allant serrer la main des membres du gouvernement et recevant d'eux ces marques d'amitié ou de respect que refusent rarement les mandataires à ceux qui les nomment. Il ne savait pas encore s'il jouerait un rôle actif dans les délibérations ; la nature ne l'avait pas doué d'une grande facilité de parole. Mais si tout le monde voulait parler au Grand Conseil, les discussions n'en finiraient pas. Le député actuel, Victor Sautier, n'avait pas prononcé un seul discours depuis trente ans. Il n'en était pas moins un député avisé et considéré, que ces Messieurs de Lausanne ne manquaient jamais de consulter quand ils voulaient connaître l'opinion de la campagne, et qui obtenait d'eux tout ce qu'ils pouvaient lui accorder.

Essayer de supplanter Victor Sautier de haute lutte eût été une entreprise condamnée d'avance à l'insuccès. Constant Rouget s'était souvent dit qu'il ne fallait pas y songer. Mais le « père Sautier » avait soixante-cinq ans ; il se plaignait de rhumatismes ; déjà, aux dernières élections, il avait fait mine de déposer son mandat et ne l'a-

vait conservé que sur les instances réitérées de ses électeurs. Dans une année, la question se poserait de nouveau et chaque jour, au travail, aux repas, le soir dans son lit, Constant Rouget supputait les chances qu'il aurait de le remplacer. Il s'en ouvrit à sa femme, non moins ambitieuse que lui, et à laquelle le titre de grand conseiller n'aurait pas déplu.

La succession s'ouvrit inopinément et beaucoup plus tôt qu'on ne l'aurait cru. Neuf mois avant les élections générales, frappé d'une apoplexie, Victor Sautier succomba après de courtes souffrances, et un long convoi funèbre l'accompagnait au champ du repos. Au retour du cimetière déjà, on se demandait qui lui succéderait au Grand Conseil. On faisait des allusions à tel ou tel candidat, en évitant ce qui aurait pu compromettre ou avoir un caractère trop précis. Mais en rapprochant ce qui se chuchotait dans les pintes ou dans les caves de ce qui se disait plus librement dans les familles, on découvrait facilement qu'il y avait à Louvigny quatre candidats possibles : deux Sautier, Jules et François, beaux-frères du défunt, mais beaucoup plus jeunes que lui ; deux Rouget, le municipal Constant et son cousin Vincennet. Chacun de ces candidats représentait un nombre considérable de vaches, de champs, de prés, de vignes et de créances ; mais il était manifeste qu'au point de vue des biens meubles et immeubles, de la hauteur de la courtine et de l'épaisseur du rentier, François Sautier, le syndic, l'emportait de beaucoup sur les trois autres.

Je ne sais quel auteur a dit qu'il se déployait souvent au village, pour de petites affaires locales autant de diplomatie que dans les grands congrès européens, et qu'un syndic de commune montrait parfois plus de ruse et de finesse qu'un Metternich, un Bismarck ou un Talleyrand. Dans cette occasion, Constant Rouget fit preuve d'une connaissance du cœur humain qui eût fait honneur à un psychologue. Jules Sautier, se dit-il, est un homme fier et orgueilleux, et en même temps timide qui ne peut souffrir l'idée même d'un échec. Je vais écrire, au *Mercur* vaudois, qu'on parle de lui comme candidat au Grand Conseil. Pour ne pas être discuté et critiqué pendant plusieurs semaines, il se hâtera de déclarer qu'il n'est pas candidat. On le prendra au mot. Quant à Vincennet, sa femme est jalouse. Julie — c'était l'épouse de François Rouget — qui est son amie, ne manquera pas de lui représenter toutes les tentations qui attendent à Lausanne les maris que les sessions du Grand Conseil séparent de leurs moitiés. Elle lui rappellera ce qui est arrivé à ce garnement de Jean Cornevaux et comment les farces qu'il faisait à la capitale ont obligé sa femme à divorcer.

Les suppositions de Constant étaient justes et son plan machiavélique réussit à souhait. Cité comme candidat, Jules Sautier écrivait au *Mercur* pour démentir et « décliner la candidature ». Et Julie excita si bien la femme de Vincennet que celui-ci dut promettre qu'en aucun cas il ne se laisserait nommer député. Mais Jules Sautier se douta d'où venait le coup, et se promit bien que Constant Rouget ne recueillerait pas le fruit de sa malice.

Jules et Vincennet étant écartés, restait François Sautier, riche, considéré, célibataire, rusé comme un Apache et tout à fait décidé à conserver à la tribu des Sautier le mandat qu'ils exerçaient depuis trente ans. Insensiblement on vit se former à Louvigny deux clans, dont l'un ne jurait que par François, tandis que pour l'autre, Constant, était le grand homme. A Louvigny même, les chances de François Sautier étaient bonnes. Mais dans le village voisin du même cercle, à Saumont, Constant Rouget avait un beau-frère, homme influent, qui lui rallierait facilement la majorité des électeurs.

Le troisième village, le Trey noir, où l'on était conservateur, comme à Saumont et à Louvigny on était radical, jetterait, en cas de divisions, l'atout qui déciderait de la partie. Mais ces gens du Trey noir, sournois et capables, à ce qu'on disait à Louvigny, de toutes les noirceurs,

étaient dans le cas, si ceux de Louvigny se manœuvraient entre eux, de mettre en avant un candidat de leur commune et de profiter des circonstances pour enlever un second siège de député. En sondant le terrain au Trey noir, Constant et François ne recueillirent que de vagues promesses. Le syndic de l'endroit, propriétaire du vieux château féodal, vestige de l'ancienne noblesse vaudoise, accusait les radicaux de conduire l'Etat à la ruine : « Les plus modérés, disait-il, sont les plus dangereux, en ce qu'ils inspirent au peuple une fausse confiance. » Le vieux gentilhomme voyait de bon œil la Croix-Bleue et la Croix-Blanche, bénissait le ciel de ce qu'on n'apercevait pas encore la fumée d'une locomotive des fenêtres de son castel et répétait volontiers aux paysans que l'impôt était plus lourd à supporter que l'ancienne dîme.

(A suivre.)

B. Grivel.

L'Ange Bleu passe pour la dernière fois au Bourg cette semaine ; aussi tous ceux qui n'ont pas encore eu l'occasion de voir ce film généralement considéré comme le chef-d'œuvre du cinéma parlant allemand se doivent de ne pas le manquer. Chef-d'œuvre également du célèbre metteur en scène Josef von Sternberg, *Der Blaue Engel* a permis à Emil Jannings et Marlène Dietrich de faire deux inoubliables créations en interprétant les rôles du professeur Rath et de Lola. Tirée d'une nouvelle de Heinrich Mann « Der Professor Unrath », ce film a rencontré partout un immense succès, et bien que parlé et chanté en allemand a réussi à tenir l'affiche pendant une année à Paris. Un résumé français passe sur l'écran au début du film.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Pour lutter contre la mévente des **VINS VAUDOIS**
demandez un
GIRARDOR
Vermouth exquis à base de
VIN VAUDOIS

PHOTOGRAPHIE
HOTOS
GROUPES, NOCES, CARTES POSTALES
AGRANDISSEMENTS en noir et couleurs
TRAVAUX D'AMATEURS
RIPONNE 4 **LAUSANNE**
(à côté de la Viennoise) 5 % aux lecteurs du journal
R. MICHEL

KOCHER
Rue du Pont 7
Lausanne
tailleur 1^{er} ordre
mesure, confection
**promet beaucoup,
et tient tout autant**
faites-en l'expérience !

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
Margot & Jeannet
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne